

La Traversée

Françoise Sliwka

La Traversée

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

Écrit avec le soutien du monastère de Saorge
et du château de Kergouanton.

ISBN : 979-10-329-3948-2

Dépôt légal : 2026, avril

© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Pour mon trio.

La vida es sueño.
« La vie est un songe. »

Pedro CALDERÓN DE LA BARCA

ACTE I

31 mai 2021

Il fait très beau. Presque l'été. Derniers jours du mois de mai, vite, en mai, fais ce qu'il te plaît. On s'engouffre dans le métro, main dans la main, sans un mot. On part pour la proche banlieue avec la sensation vague d'entamer un très long voyage ; au fond, on ne sait pas très bien pour quelle destination réelle on s'embarque. Oui, rendez-vous est pris à l'hôpital privé d'Antony, mais l'impression est tenace : où part-on vraiment ? Et pour combien de temps ? Flotte au-dessus de cette impression muette un petit air tragique, un air lourd et grave que je repousse à force de légèreté plus ou moins fabriquée.

Toi, tu repousses le nuage noir en étant tout entier là pour moi, avec moi, tu serres ma main, très fort, tu me regardes avec une attention nouvelle, une attention inquiète qui se camoufle avec tendresse, parce que toi, tu sais déjà. Tu as compris.

Tu me soutiens dans cette brume opaque où j'avance à tâtons depuis trois jours, j'avance les yeux fermés, je ne veux pas voir, je préfère ne pas. On ne veut pas que ce soit tragique, on ne veut pas que ce soit triste. On prend le métro.

On s'assied côte à côte, en silence. Tu serres ma main. Très fort. On refuse cette réalité imposée par mon corps depuis plusieurs mois déjà, peut-être même une année. *Je* la refuse, tu l'as acceptée, regardée, interrogée et puis comprise, dans toute sa brutalité, et ce matin de presque été, tu me protèges. Tu m'accompagnes et tu sais déjà ce que je refuse de regarder, de comprendre. Comment décrire cet étrange mélange de conscience et de déni dans lequel je me sens vivre ? Comme une armure improvisée, une cape d'invisibilité, qui me déroberait au pire. Je te souris. Je regarde par la fenêtre du RER.

Comme c'est joli. Pas beaucoup de monde dans notre rame. Dehors, les arbres sont en fleurs, comme c'est joli.

On a de la chance.

La semaine dernière, sa voix au téléphone. Très douce, mais tout à la fois inquiète et très ferme, pressante. Elle lance l'alerte. Il est dix-neuf heures, trois courses à la supérette avec notre grande petite fille. On déambule toutes les deux dans les rayons, un paquet de pâtes, du coulis de tomates, mon téléphone sonne. Sa voix : les nouveaux résultats sanguins présentent un pic monoclonal très important (je ne suis pas encore bilingue, je ne comprends pas un traître mot de ce qu'elle dit, je mettrai un certain temps à les retenir, ces mots, puis ils deviendront peu à peu familiers, comme une nouvelle langue étrangère progressivement maîtrisée). Elle dit, ça dépasse mes compétences. Elle dit aussi : il faut très vite prendre rendez-vous avec un hématologue (encore un joli mot inconnu dont l'appartenance grecque m'éclaire). Alors donc, c'est grave. Je pense : alors c'est grave, et dans le même mouvement, je repousse

Acte I

cette pensée, je la rejette, vite vite, je lui interdis d'entrer chez moi. Elle dit encore, il y a des services hémato dans tous les hôpitaux de Paris, prenez rendez-vous au plus tôt, oui, dans n'importe quel hôpital. Au plus tôt. Je raccroche. On peut acheter du parmesan et des cookies ? Oui, bien sûr, on peut. Ma voix s'étrangle, j'explique à ma grande petite fille de quatorze ans que je vais devoir trouver un autre médecin, un spécialiste du sang, pour comprendre ce qui se passe, pourquoi cette si grande fatigue. On rentre à la maison, avec les pâtes, le coulis de tomates, le parmesan et les biscuits, on rentre avec en plus une peur cachée au fond du cabas, moi sonnée, hagarde sans doute, ma grande petite fille soucieuse, me jetant de longs regards inquiets. On fait comme si. On blague. On ne sait pas encore que ce sera vital, qu'il faudra continuer de toujours blaguer, même à travers les larmes à venir.

On rentre, avec cette drôle de nouvelle sous le bras, qui pèse beaucoup plus lourd que le sac de courses, on marche, et dans mon dos, j'ai la sensation étrange qu'on marche dans mes pas. Littéralement. Une silhouette fantomatique se glisse derrière moi. Elle me suit. Si je me retourne, elle fait mine de fumer nonchalamment une cigarette, adossée contre le mur. La silhouette semble jouer à 1, 2, 3, soleil ! Mais avec mon ombre. 1, 2, 3... Nuit noire. Quand j'arrive à la voir un peu mieux, quand j'arrive à la distinguer, car elle a ce pouvoir de jeter un voile opaque autour d'elle, comme un poulpe effrayant effrayé, quand j'arrive à la voir, elle a les traits grinçants de la mort chez Bergman. Elle ne me propose pas une dernière partie d'échecs, comme dans *Le Septième*

Sceau, non, elle se contente de marcher consciencieusement sur mon ombre. Elle me piétine.

Je me retourne vivement, elle soutient mon regard et son sourire est une grimace. La mort n'est pas grimée comme chez Bergman, pas besoin d'atours symboliques, pas de faux, pas de long manteau, pas de capuche sur son crâne. Je ne distingue pas bien son visage, mais je dirais qu'il est anguleux et pâle, comme celui de Jean Vilar incarnant le Destin dans *Les Portes de la nuit*.

Le destin, alors, peut-être. Le Destin, le Fatum. La Fortune. Mauvaise, en l'occurrence. Quelque chose est en train de me tomber sur la tête, de tomber sur nos têtes, quelque chose s'approche, lentement, dont nous ne voulons pas dire le nom, le ciel est traversé par cette chute, ce qui tombe est lourd, comme une toile noire gigantesque qui ondule avant de s'effondrer et de nous engloutir tous, une toile épaisse tombe pour nous étouffer. Le dire, le nommer, c'est le faire advenir, alors non, pas encore, surtout pas.

On rentre à la maison. On prépare les pâtes. Les hasards de Doctolib me proposent deux rendez-vous à Antony. Aucun à Paris. Il faudrait attendre un mois. Je n'ai plus le temps, plus le temps d'attendre. J'entends la voix de ma médecin : dépêchez-vous. Je vois un premier rendez-vous dans trois jours, le 31 mai. Le second, début juin. C'est parfait, je choisis début juin, dans un peu plus d'une semaine. C'est parfait, je pourrai aller jouer mon spectacle à Megève, en plein air, juste devant la petite chapelle baroque. Je m'inscris. Et puis, je réfléchis. Après avoir pris le rendez-vous, je

Acte I

réfléchis. J'imagine la journée de représentation. J'entends mon souffle court, même assise, même au repos.

Pourtant, j'en suis sûre, c'est le bon choix : aller jouer, coûte que coûte (l'expression n'a jamais été aussi juste). Je partirai par le premier train, quatre heures de trajet, puis une heure de voiture, et puis répéter en plein air, puis prier tous les saints du ciel qu'il ne pleuve pas, qu'il ne fasse pas trop froid, qu'il fasse beau jusqu'au moment de jouer, parce qu'il n'y aura pas de lieu de repli. Et soudain, la perspective de cette journée-là me paraît insupportable, insurmontable, proprement épuisante, tout à fait au-dessus de mes forces. Et la voix de ma médecin, sa voix claire et douce et ferme, la voix de Sigal (elle porte un si beau prénom, comme une invitation à la rêverie, au voyage ; je découvrirai qu'en hébreu, *sigal* veut dire « trésor ») qui dit : il faut prendre rendez-vous très très rapidement. Alors vite, annuler le rendez-vous de juin et le remplacer par le rendez-vous de mai. Le 31. Après, on avisera.

Peut-être même pourrai-je aller jouer comme prévu. Le site de Doctolib me présente le visage de la médecin, une femme d'une quarantaine d'années, elle sourit, et déjà, je m'en remets à elle, ou d'une certaine façon, je m'en remets à lui, lui qui me talonne avec son air d'en savoir plus que moi. Son regard sombre et pénétrant ne me lâche plus.

C'est le jour. Le dernier jour de mai. Le ciel est très bleu, c'est presque l'été. Le trajet en RER était beau, on a longé la forêt de Meudon, on arrive dans cette petite ville remplie de maisons avec jardins, on aperçoit l'hôpital, je pense, c'est parfait, si par hasard je devais revenir, c'est

tout près de la station, comme c'est pratique, oui, vraiment parfait. On avance, on se tient par la main, je ne sens pas (ou ne veux pas sentir ?) ton angoisse, peut-être suis-je trop occupée à canaliser la mienne, je ne peux pas marcher vite, tout à l'heure, dans les couloirs du métro, je respirais mal, je n'ai plus de souffle, je monte les marches comme une très vieille dame fragile, à petits pas comptés. Il y a quelques jours, en quittant le théâtre de la Bastille où les élèves avaient si bien joué, avec tant de cœur et tant de justesse, j'ai dû m'arrêter pour pouvoir te parler au téléphone, il m'a fallu choisir entre marcher ou te parler. Je suis infiniment fatiguée. C'est l'anémie, je ne fixe pas le fer, voilà, c'est tout. Elle va trouver, l'hématologue, elle va savoir. Je me persuade. Une grosse anémie, tout simplement, ce n'est pas la première fois, c'est fréquent chez les femmes, on va me prescrire des compléments alimentaires, un régime peut-être, et éventuellement une petite transfusion, si nécessaire ? On avance vers l'hôpital. Je repère une jolie villa transformée en Maison des Arts, je pense c'est parfait, si par hasard, si par le plus grand des hasards, je devais revenir, c'est tout près de l'hôpital, comme c'est pratique, ah oui, vraiment parfait. Et puis, tout autour de la villa, un parc. Et dans le parc, des arbres immenses dont la présence, déjà, me rassure. Un séquoia centenaire, des pins, et au pied des arbres, des centaines de pâquerettes qui forment un lit. Je les vois, elles s'impriment dans ma rétine comme une promesse. Les arbres, la maison, les fleurs, promesses de douceurs si l'on venait à en manquer. Je sais que nous allons en avoir besoin, tous. Alors, repérer la beauté, trouver des endroits pour pouvoir faire quelques réserves. On descend la rue bordée

Acte I

par différents bâtiments de l'hôpital : d'un côté, Maternité, de l'autre, Urgences, puis Service de Cancérologie. On détourne la tête. Une belle glycine, joie. Elle embaume.

Décidément, Antony, c'est très joli.